

LE
CIEL
REFOR

BIBLIOTECA MUNICIPALE
SA
DEI QU
INE
G
16
NAPOLI



P. L. N.
3760.

Inselum Bibliothecae
Regiae Maximilianis

Jordanus Brunus

Jordanus Brunus

XXV

G

16

LE
CIEL
RÉFORMÉ



Angel

LE
CIEL REFORMÉ.
 ESSAI
 DE
 TRADUCTION DE PARTIE
 DU LIVRE ITALIEN,
SPACCIO
 DELLA
BESTIA TRIONFANTE.

Demus alienis oblectationibus veniam, dum
 nostris impetremus. *Plin...*



L'AN 1000 700 50.

L E
CIEL RÉFORMÉ.

E S S A I
DE TRADUCTION DE PARTIE
DU LIVRE ITALIEN, INTITULÉ:

S P A C C I O
DEL LA BESTIA TRIONFANTE:

LA DÉROUTE,
OU L'EXPULSION
DE LA BESTE TRIOMPHANTE:

PROPOSÉE PAR JUPITER,
EFFECTUÉE PAR LE CONSEIL DES DIEUX,
DÉCLARÉE PAR MERCURE.

C'EST SOPHIE, QUI EN FAIT LE RÉCIT;
C'EST SAULIN, QUI L'ENTEND,
ET NOLANUS, QUI LE PUBLIE.

Le tout divisé en trois Dialogues, subdivisé
en trois Parties.

Dédié à l'illustre & Preux Chevalier, le
Seigneur PHILIPPE SIDNEY.

Imprimé à PARIS. 1584.

3

A

MONSIEUR ***.

L vous est assez indifferant, à ce que je crois, Monsieur, de sçavoir s'il est vrai ou non que Jordanus-Brunus, Auteur Italien fameux ait été brûlé à Rome au Champ de Flore en 1600. pour les impiétés qu'on prétend être répandues dans ses différens Ecrits.

C'est une de ces Anecdotes littéraires que nous laisserons volontiers vous & moi dans l'état problématique; & je ne vous rappelle celle-ci, que parce que ce bon Jacobin du seizième siècle est l'Auteur, entr'autres, d'un Livre

**

dont vous me demandiez, il y a quelque tems des nouvelles, & que vous desiriez connoître.

Cet Ouvrage est intitulé en Italien : Spaccio del la Bestia trionfante, &c. Il se trouve joint quelquefois à un autre, qui a pour titre : La cena de i ceneri, ainsi nommé, parce que les cinq Dialogues qui le composent, ont pour époque un premier jour du Carême.

Si ces deux Ouvrages ne sont pas des chefs d'œuvres, au moins en ont-ils acquis en quelque sorte la valeur & le renom, par le prix exorbitant où ils sont portés, lorsqu'ils se trouvent dans quelque Vente publique. C'est ce qui est arrivé en dernier lieu à celle qui

vient de se faire de la Bibliothèque de M. l'Abbé de Rothelin, où ils ont été vendus onze cens trente-deux livres, quoiqu'ils ne forment qu'un in 12. sans beauté particulière d'impression ni de caractères. Serait-ce donc la rareté qui en feroit seule le mérite? Il faut croire qu'il s'y joint celui de la singularité.

Mais ce n'est pas au moins celle qu'y comptoit trouver un Curieux que je rencontrai l'autre jour, qui s'imaginait, & s'étoit même déterminé à en faire l'acquisition dans cette idée, que c'étoit une satire contre la Cour de Rome.

Il ne me regarda pas de trop bon œil, lorsque j'osai lui représenter, que de ces deux Ouvrages, l'un n'étoit

qu'un *Traité de Philosophie morale* suivant un plan extrêmement bizarre, mais dans lequel la *Ville Sainte* n'est pas seulement nommée; & que l'autre où l'Auteur semble être le précurseur du *Spinosisme*, est un *Essai sur le système du monde*, qui adopte le *Système de Copernic*, & où l'on se trouve dans ces tourbillons dont *Descartes* a fait depuis si grand usage.

Pour preuve de ma proposition, je lui fis part peu après du commencement de la traduction que j'ai faite, & que vous me demandez aujourd'hui de partie du premier de ces Livres, intitulé: *Spacio del la Bestia trionfante*.

Vous jugerez vous-même mieux que

tout autre, de quelques idées de l'Auteur, & du projet qu'il annonce.

En état de comparer le texte avec la traduction, vous déciderez si j'ai saisi le juste milieu entre la liberté & la contrainte que demande le génie de chaque Langue, & la différence qui s'y trouve.

Peut-être me reprocherez-vous de m'être arrêté si promptement dans cet amusement de mon loisir; à moins qu'il n'arrive que cet échantillon seul vous prouve suffisamment qu'en fait de Livres, comme à bien d'autres égards, la prévention agit avec un empire trop souverain; & que la rareté de certains Livres leur conserve des avantages, qui seroient dûs, à bien meilleur

titre, à un mérite effectif, auquel il
seroit plus à propos de s'attacher par
préférence. Vous sçavez que vos avis
me décident : ils ranimeront ma plu-
me ou la remettront dans son repos.

Je suis &c.

Ce 20. Juin 1750.

Noms des quarante-huit

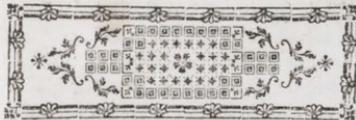
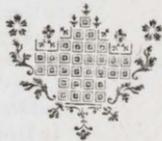
CONSTELLATIONS.

Suivant l'Auteur.

La Petite-Ourse.	Pegase.
La Grande-Ourse.	Andromede.
Le Dragon.	Le Triangle.
Cesée, pere d'Andro- mede.	Le Belier.
Arthophilax.	Le Taureau.
La Couronne Boréale.	Les Pleyades.
L'Epée.	Les Gemeaux.
Alcyde.	L'Ecrevisse.
La Lyre.	Le Lion.
Le Cigne.	La Vierge.
Cassiopee.	Les Balances.
Persee.	Le Scorpion.
Triptoleme.	Le Sagittaire.
Ophiulco. Le Serpent.	Le Capricorne.
La Flèche, ou le Sa- gittaire.	Le Verseau.
Le Dauphin.	Les Poissons.
L'Aigle.	La Balaine.
	Orion.
	L'Eridan ou le Pâ.

10

Les Lievres.	La Tasse.
Le Grand Chien	Le Centaure.
La Petite Chienne.	L'Autel.
Le Vaisseau, ou Navire.	L'Encensoir.
La Vipère, ou Serpent.	La Couronne Australe.
Le Corbeau.	Le Poisson Méridional.



E P I T R E
 SERVANT
 D'EXPLICATION
 AU SEIGNEUR CHEVALIER
S I D N E Y.
Par Nolanus.


 E voir pas le Soleil c'est être aveugle ; ne pas desirer de le connoître c'est être mal avisé ; ne pas lui rendre graces c'est manquer de reconnoissance. Peut-on méconnoître l'é-

* Jordan-Brun, Auteur du Livre, étoit de Nole Ville du Royaume de Naples.

clar de ses rayons, l'excellence de son Etre, le nombre de ses bienfaits, c'est le guide de nos sens, le pere des substances, l'auteur de la vie. Je ne sçais de même ce que je devois penser de moi, (Illustre Seigneur) si je ne déferois à votre esprit toute l'estime, à l'aménité de vos mœurs tout l'hommage, & à vos vertus tout l'honneur qui leur est dû; telle est l'idée que je me suis faite de vous, dès les premiers momens dont vous m'avez fait part dans mon voyage d'Angleterre, tel vous montrez-vous dans les diverses occasions qui se présentent. Tel est le caractère qu'annonce à tous une inclination bienfaisante & vraiment héroïque qui vous distingue. Mais je laisse le devoir d'un chacun à un chacun, & le penser de tous à tous; au moins le destin ne permettra pas, qu'en mon particulier, m'étant trouvé sensible à quelques disgrâces & manques d'égards, je ne le sois par préférence à ce qui mérite le mieux ma grati-

tude. Ce seroit laisser aux yeux de la Postérité preuve du contraire, si avant de quitter votre belle & heureuse Patrie, Pays dont je pense si bien, où j'ai été reçu si favorablement, je ne vous faisois pas ma cour en vous marquant mes sentimens, ainsi qu'au généreux & noble *Foulques Grivel* votre digne ami; il fut élevé avec vous dès les premiers ans, assez heureux pour vous ressembler par ses vertus & ses talens. Il vous seconda dans les bons offices que vous ne cessâtes de me rendre, & je les aurois éprouvés de lui à son tour, il les auroit effectués sans doute, si le poison malin d'une envieuse furie ne s'étoit répandu au milieu de nous avec toute sa force & sa noirceur.

J'oublie ces tristes conjonctures, je me réserve même quelque autre sujet à lui offrir; aujourd'hui je viens vous présenter trois Dialogues. Ils ne manqueront pas assurément d'être trouvés bons ou mauvais, priés ou

honnis, excellens ou méprifables, ſçavans ou pleins d'ignorance, élevés ou bas, utiles ou nuifibles, riches ou ſtérides, ſérieux ou libertins, religieux ou profanes, précifément ſelon que ceux entre les mains de qui ils tomberont, feront eux-mêmes d'une ou d'autre ſorte ; & comme il n'eſt que trop vrai que le nombre des ſots & des méchans eſt incomparablement plus grand que celui des gens d'eſprit & des ſages, il arrivera que ſi je veux jeter la vue ſur la gloire ou les autres avantages que donne la multitude des ſuffrages, je dois avoir peu d'idée de mon ſuccès, & penſer plutôt à me taire qu'à me produire, loin de me promettre de la gloire ou de la ſatisfaction. Si au contraire je me repoſe ſur l'œil de l'éternelle Vérité, qui, ſeul eſtimateur du prix des objets, dédaigne ceux que l'illuſion groſſit pour ſe fixer ſur d'autres qu'une ridicule fantaiſie met au rabais, je me trouve d'autant plus encouragé à me roidir contre

le torrent, & mes pas ſont juſtifiés par les obſtacles mêmes qui ſe préſentent dès l'ouverture de la carrière.

Nous laifferons donc la multitude infulter & tourner en ridicule le maſque ſous lequel ſe trouve caché le tréſor de la précieufe vérité : ici le ſérieux eſt déguifé ſous le burleſque : ne ſe rencontre-t il pas maintes gens par un eſſet contraire, qui ſous un ſourcil ſévère, un viſage abbâtu, une longue barbe, une robe portant reſpect avec la gravité la plus étudiée, renferment, au détrimment du genre humain, l'ignorance la plus abjecte, & ſouvent le défordre le plus affreux ?

Il arrivera que pluſieurs, peut-être d'une peu meilleure foi, pourront nous donner nous mêmes pour ignorans & vicieux. Mais je ſçais quel eſt le ſeul Juge infaillible qui ſçaura fixer notre ſort, & je puis

me rendre au moins ce témoignage en dépit de la malice & de l'envie, que dans mes pensées, mes paroles & mes actions, je ne sçai, je n'ai & je ne prétends que simplicité, simplicité & vérité. On démêlera enfin les rangs de l'heroïsme véritable & de la vaine forfanterie : on sçaura enfin que ce n'est pas un effort ou un titre de sagesse de croire sans discernement & sans choix. La vanité des hommes rendra hommage aux conseils d'en haut & à ses vues : on ne prendra plus pour un acte de religion & de piété plus qu'humaine le pervertissement de la bonne loi naturelle. Une contemplation élevée ne sera plus traitée de folie : on ne fera plus consister l'honneur dans une averse possession, l'éclat de la vraie grandeur dans des excès de toute espèce ; le renom ne dépendra plus du nombre des misérables qu'on aura sous sa dépendance, ni la vraie dignité, du luxe, ni l'élévation du plus ou moins de fortune. On ne prendra

plus

plus de fausses merveilles pour la vérité, de la malignité pour de la prudence, de la fausseté pour du sçavoir vivre, de la fureur pour de la force, de la violence pour une juste loi, de la tyrannie pour de la justice, de la violence pour un Jugement équitable, & ainsi du reste.

Ici, Jordanus parle pour être entendu. Il nomme franchement, & appelle par son nom ce à quoi la nature a donné un être spécifique ; il ne traite point de honteux ce qu'elle honore ; ne couvre point ce qu'elle montre à découvrir. Il nomme le pain du pain, du vin de même. La tête, les pieds, les autres parties du corps conservent leurs noms, ainsi que manger, boire & dormir, & autres actes naturels. Il tient les miracles pour miracles, *les prouesses* & les merveilles pour ce qu'elles sont : la vérité, la science, la bonté, la vertu, s'annoncent de même sans voile ni masque, L'im-

B

posture n'est qu'imposture ; la tromperie porte son nom ; un couteau porte le sien ainsi que le feu, les paroles & les songes : la paix est la paix ; l'amour, amour. Il prend les Philosophes pour des Philosophes ; les Pédans pour des Pédans ; les Moines pour des Moines ; les Ministres pour des Ministres ; les Prédicans pour des Prédicans ; les sangsues pour des sangsues. Et *les gens inutiles*, les Saltimbanques, les Charlatans, les Baguenaudiers, les Affronteurs, les Bouffons, les Perroquets pour ce qu'ils se disent, pour ce qu'ils s'affichent, & pour ce qu'ils font en effet. A ce même titre, les bons Ouvriers, les gens bienfaisans, les Héros & les Sages ne perdent rien de leur valeur.

Avec cette véracité, voyons comment ce nouveau Philosophe, ce Citoyen du monde, ce Fils du Soleil & de la Terre sera traité par ce monde même qu'il aime assez

peu. Il en fera sans doute haï, blâmé, persécuté, chassé peut-être ; mais que lui importe, s'il n'est ni oisif ni mal occupé, en attendant l'instant de sa mort, de sa transmission, de son changement ?

Aujourd'hui il présente à Sidney des *Essais* de sa Philosophie morale, non pas qu'il les regarde, qu'il les croie ou les prétende merveilleux ; mais pour les soumettre à son examen, à ses observations, à son jugement ; pour qu'il en agrée tout ce qui le méritera ; pour qu'il excuse ce qui devra s'excuser ; & qu'il protège ce qui méritera cette faveur contre les grimaces & le dédain des Hypocrites ; contre la dent & le nez des petits Sçavans ; contre la lime & le sifflet des Pédans. Il donnera avis aux premiers, qu'ils peuvent croire Jordan, persuadé d'une Religion qui commence, qui s'accroît & qui se maintient, en ressuscitant les morts, guérissant les malades, & répandant par-

tout les graces ; ainsi qu'il est éloigné de s'affecter pour un autre, qui enleve le bien d'autrui ; estropie les gens se portant bien, & porte la mort aux vivans. Il conseillera aux seconds de se présenter à l'intelligence suprême, au Soleil intellectuel ; pour en obtenir les lumieres qui leur manquent. Il fera entendre aux troisièmes, combien peu il nous convient d'être esclaves, comme ils le sont, de telles & telles façons de s'exprimer. Elles nous sont assujetties, graces à Dieu, & nous userons à cet égard de toute notre liberté. Qu'ainsi donc ils ne nous importunent plus, les premiers par leur conscience perverle ; les seconds, par leurs fausses vûes ; les derniers, par leurs recherches & leur inquiétude déplacée. Si ce n'est qu'ils soient déterminés, les uns à être convaincus de folie, d'envie & de malice : les seconds, d'ignorance, de présomption & de témérité, les derniers, de légereté, de vanité & de bassesse. Pour ne

s'être pas abstenus, les uns d'une vaine censure ; les seconds, d'une noire calomnie, & les deniers, d'une forte critique.

Il est tems de donner à entendre à qui le veut & le peut, quel est mon projet dans les présens Dialogues.

Je commence par protester qu'à mon égard j'approuve ce qui est communément approuvé, & regardé comme digne de l'être par les sages, comme il est vrai que je réproûve avec eux le contraire. Ainsi que personne ne me fasse l'injustice de soutenir ou de répandre que ce qui est écrit dans ce Livre, soit dit de ma part affirmativement. Qu'on imagine encore moins, si l'on ne cherche à s'abuser, que j'aie pour objet dans aucun instant d'attaquer de front la vérité, ou ce qui est honnête, utile & naturel, par conséquent divin. Qu'il tienne pour certain que tous

mes efforts tendent au contraire; & que s'il arrive quelquefois qu'ils soient infructueux, je reste au moins dans le doute jusqu'à ce qu'une profonde étude l'ait résolu.

Qu'on considère ensuite que ceci font des Dialogues où il y a des Interlocuteurs, qui font, pour ainsi dire, leur parti & qui rapportent les discours de plusieurs autres qui abondent dans leur propre sens, & raisonnent avec la chaleur, & le zèle outré qui leur est propre.

Il faut supposer que ces Dialogues n'ont vû le jour que pour annoncer & préluder à un projet pour l'avenir. C'est de traiter de la Philosophie morale, selon les lumières que m'ont communiquées les rayons de la souveraine Intelligence, & je crois devoir commencer par proposer quelques préludes, à l'exemple des Musiciens; ombrer & tracer quelques desseins, comme font les Peintres; former un cane-

vas, ainsi qu'il est d'usage aux Ouvrières en tapisseries; poser des bases & fondemens, comme ceux qui ont le dessein d'un grand édifice; ce qui m'a paru ne pouvoir mieux s'effectuer, qu'en mettant en ordre tous les premiers principes des moralités qui sont les vertus & les vices capitaux. En suivant ce plan, j'introduis un Jupiter dans le repentir d'avoir chargé le Ciel d'un nombre choquant d'animaux, comme d'autant de vices sous la forme de quarante-huit Images fameuses. Il prend le parti de les bannir aujourd'hui du Ciel; de les dégrader de leur gloire, de leur destiner tout au plus certaines régions de la Terre; & de mettre à leur place les Vertus, qui depuis si long-tems se trouvoient dans l'exil & la dispersion.

Après cela, si dans l'exécution du projet vous voyez blâmer des choses qui ne vous paroissent pas mériter pas cette note; si vous

en voyez mépriser d'autres que vous jugerez dignes d'estime ; si même des personnages supérieurs avancent comme incontestables des maximes qui mériteroient la discussion & l'examen , soit dans ces préliminaires , soit dans le corps des Dialogues ; si vous voyez des propos dépareillés , tombans de l'excès de la gayeté dans celui du sérieux , pensez que le tout est fait pour être regardé avec des lunettes non ordinaires.

Enfin , ne prenez ici pour point fixe que l'ordre & le nombre des sujets de considération morale , avec les fondemens de cette Philosophie que vous y trouverez toute-entiere. Qu'au reste un chacun en cueille les fruits suivant sa portée personnelle. Il fut toujours vrai qu'il n'y a rien de si mauvais dont on ne puisse tirer un bien , ainsi qu'on trouve dans ce qu'il y a de plus parfait , un objet de critique & de scandale quand on est mal disposé.

Ici donc , en tenant tout ce dont il n'y a point de fruit à tirer , pour chose douteuse & suspecte , qu'on prenne à coup sûr pour notre objet final l'ordre , le théâtre & le champ des vertus & des vices , dont nous nous proposons , suivant nos lumieres , de faire la recherche & l'examen , pour s'y conformer ou les fuir , & donner ensuite dans des Dialogues particuliers un plan plus-suivi , plus régulier de cette Philosophie , qui nous menera à des raisonnemens plus décidés & plus sûrs.

J'ai déjà insinué , ce me semble , que nous prenons ici Jupiter , non pour ce Représentant ou Lieutenant du premier Principe , & la Cause universelle , mais pour quelque chose de variable & sujet à la destinée du changement. Il connoît lui-même qu'au milieu d'une infinité d'êtres & de substances , il est un Individu sous telle & telle composition , rapport & circonstances , avec les

différences particulières, naissantes des contrariétés qui se refondent & se reproduisent les unes des autres; avec cette vicissitude qui fait que comme ce qui n'étoit pas d'abord Jupiter, l'est ensuite devenu; de même ce qui est à présent Jupiter, finira par être toute autre chose. Il sçait que la substance éternelle des corps, qui ne peut ni se tirer de rien ni s'anéantir, mais est susceptible de formes, de figures, de raréfaction, d'épaisseur; que cette substance, dis-je, se dissout dans sa composition, que la complexion en est changeante, que sa figure, que son être s'altère, que son état est sujet à l'inconstance, pendant que les élémens restent ce qu'ils furent toujours, le seul principe de la matiere qui est la vraie substance des choses, éternelle, *inengendrabile*, incorruptible. Il sçait de même que dans l'éternelle substance incorporelle rien ne se change, rien n'acquiert de forme ou n'en perd, elle reste toujours ce qu'elle

est. Incapable de dissolution, comme elle l'est de composition, & comme telle ne mourant jamais, parce que la mort n'est autre chose que la séparation des parties qui s'étoient réunies dans le composé, ce qui fait *que restant tout*, l'être substantiel, qui ne se perd point, ce n'est que la cassation de l'accident, de l'accord, de l'union & de l'harmonie.

Il sçait que la substance spirituelle, encore qu'elle entre en société avec les corps, ne doit point être regardée, comme faisant proprement composition ou mélange avec eux: cela est bon de corps à corps, d'une partie de matiere à l'autre; mais c'est un principe *efficient* & agissant dans l'intérieur, par lequel, au-travers duquel, & autour duquel se fait la composition, précisément tel qu'est le nocher dans le vaisseau; le Pere de famille dans sa maison. Ouvrier agissant dans l'intérieur du bâti-

ment, il contemple, & conserve l'édifice : dans ce principe est la vertu qui tient unis les élémens contraires, en amalgamant, avec certaine harmonie, les qualités discordantes qui constituent, & conservent la composition d'un animal. C'est cet Ouvrier qui dispose le métier, ourdit la toile, tresse les fils, modère les teintes. Il digere & distribue les esprits, répand les fibres dans les chairs, étend les cartilages, donne de la solidité aux os, aux nerfs leurs branches, aux artères leur profondeur; la fécondité aux veines; la chaleur au cœur, aux poulmons l'élasticité; pourvoit enfin dans tout l'intérieur à cette chaleur, source de la vie, & à l'humide radical, d'où résulte l'individu avec les traits que nous y voyons.

C'est ainsi que par la même loi qui forme l'*habitation* dans toutes les choses animées depuis le centre du cœur ou partie qui y répond, jusqu'aux parties plus éloignées,

& les branches qui s'étendent; c'est ainsi que par cette même loi, dis-je, le principe de dissolution agit dans son tems & détruit l'édifice: la contrariété des élémens s'oppose à la perpétuité de l'union & des accords. Les fils se rompent; ce qu'il reste d'esprits fait une sorte de retraite vers le cœur, & montre par cette révolution même, qu'il faut sortir par la même porte par où l'on est entré en commençant d'être.

Il est également connu de Jupiter, combien il seroit absurde que la matière corporelle, susceptible en elle-même de composition, de division, de forme, de mouvement & soumise à l'ame, étant hors d'état d'être anéantie, on ne reconnût pas pour être d'une nature encore plus excellente ce qui commande, gouverne, remue, vivifie, conserve & soutient le tout. Quel état que celui de ce premier moteur, s'il n'étoit, comme le veulent certains fous, soi disant

Philosophes, qu'un acte résultant de l'harmonie, de la simetrie & des accords, en un mot, un accident qui se réduiroit au néant par la dissolution du composé, au lieu d'être un principe & une cause intrinsèque d'harmonie & de simetrie, qui peut aussi bien subsister sans le corps, que le corps qu'il gouverne, qu'il réunit par sa présence, qu'il disperse en s'absentant, peut subsister sans lui.

C'est donc ce principe que Jupiter croit être la substance qui est véritablement l'homme, & non un accident résultant de la composition. C'est - là le Dieu, le Héros, le Démon, la Divinité particuliere, l'intelligence, susceptible en détail d'un être, d'un nom & d'un état différent, ainsi qu'en elle pour elle & par elle il se forme différens corps & complexions. Mais ce principe supérieur au corps, qui ne peut ni le gêner ni le contraindre, est subordonné lui-même à un autre effet de la Justice suprême. Il

peut mériter par des affections défordonnées d'être relégué dans un autre corps où il sera tourmenté & avili, & n'aura plus droit d'attendre le gouvernement & l'administration d'un meilleur poste, s'étant mal conduit dans le premier.

Ainsi pour avoir, par exemple, mené ici une vie *brutale*, la Justice des destinées, (selon beaucoup de Philosophes des plus distingués, dont l'avis, suivant moi, mérite considération, s'il ne mérite pas entiere croyance) lui destine une prison convenable à sa faute, des organes convenables à pareil ouvrier, & ainsi en passant toujours successivement dans différentes conditions, le destin du changement le conduira tantôt dans des états supportables, tantôt dans de pires, selon qu'il aura bien ou mal usé du dernier de ses passages. Ne voyons-nous pas de même l'homme changeant quelquefois de caractère & d'affections, de bon qu'il étoit de-

venir méchant; tomber de la sobriété dans l'intempérance; & au contraire, de la ressemblance qu'il avoit avec certain animal, en contracter une toute différente plus avantageuse ou autrement, & cela en vertu de certains traits qui prenant leur source dans l'esprit intérieur, se manifestent de telle sorte sur le corps qu'un Physionomiste habile ne s'y trompe pas.

Ainsi comme nous voyons dans l'espece humaine les uns ou les autres avoir dans le regard, la voix, le geste, les affections ou inclinations, quelque chose qui tient de l'aigle, du cheval, du cochon, de l'âne, &c. Il est à croire qu'il est en eux un principe au moyen duquel dans un changement passé ou à venir ils ont été, ou ont à être quelqu'un de ces animaux; à moins que par un effort d'étude, de continence, de contemplation, ou autres vertus, ils ne réussissent à changer leur sort.

C'est

C'est de cette façon de penser sur laquelle nous nous sommes peut-être plus étendus que ne le demandoit le moment présent, mais nous avons nos raisons. C'est de-là, dis je, que prend sa source l'acte de repentir de Jupiter, qu'on fait paroître comme un Dieu qui eut tantôt des qualités brillantes & supérieures, tantôt des accès de fragilité, de désordre même ou de grossièretés, comme on le dépeint dans ses différentes métamorphoses, pour marquer les changemens différens auxquels il fut sujet, & qui se rencontrent soit dans Jupiter, soit dans l'ame ou dans l'homme, tant qu'ils roulent dans cette flotante matiere. Nous voyons, en un mot, Jupiter envoyé comme Gouverneur & Moteur du Ciel, pour donner à entendre comment dans tout homme & dans chaque individu on voit une sorte de monde & d'univers, où par Jupiter Gouverneur nous apercevons la lumiere intellectuelle qui dispense, gouverne & distribue, comme dans

C

une admirable architecture les rangs & les places des vertus & des vices.

C'est ce monde ainsi composé, différent de l'imagination des Mathématiciens & des Physiciens qui ne sont guères plus sages les uns que les autres, en y comprenant les Péripatéticiens qui sont les plus vains de tous; c'est ce monde, dis-je, divisé en tant de sphères, distingué par quarante-huit figures qui partagent le huitième Ciel, appelé Firmament par le Vulgaire, qui est le principe & l'objet de notre travail.

C'est là que Jupiter, qui représente chacun de nous, naît ensuite de sa conception, passe par les degrés de l'enfance & de la jeunesse, devient robuste, tombe ensuite dans la vieillesse & l'infirmité; de-là tantôt innocent tantôt coupable, tantôt sage tantôt débauché, juste ou injuste, il ne prend un état de consistance dans le bien que forcé

par le déclin de ses forces, ou touché de crainte de la justice fatale, supérieure aux Dieux dont les menaces l'épouvantent.

Il arrive donc que le jour où se célèbre dans le Ciel la Fête de la victoire sur les Geans (emblème de la guerre continuelle & sans trêve de l'ame contre les vices & les affections désordonnées), Jupiter veut effectuer ce qu'il s'étoit proposé depuis quelque tems; ainsi que l'homme pensant à changer de vie & de conduite, commence par y être excité par une certaine lumière placée sur la guerite, la cage ou la poupe de notre vaisseau, ce qui se nomme par quelques-uns Synderese. Ces premiers efforts sont ici presque toujours indiqués par *Momus*: il en fait la proposition aux Dieux, c'est-à-dire, qu'il exerce l'acte du raisonnement de son conseil intérieur: il met en délibération ce qu'il y a à faire, en rassemblant les vœux, armant les puissances &

reprochant les intentions. Il n'agit point après le souper & dans la nuit sans le Soleil d'intelligence, sans la lumiere de la raison: il n'opère point à jeun ni le matin, c'est-à-dire, sans avoir l'esprit animé & réchauffé de la chaleur d'en haut, mais après le diner, c'est-à-dire, après avoir pris l'ambrosie d'un zèle courageux & le nectar du divin amour. Dans le milieu du jour ou à peu près, c'est-à-dire, au moment qu'on est moins exposé aux surprises de l'erreur, & que la vérité se fait mieux sentir dans la pureté de ses rayons. *Alors est chassée sans ressource la Bête triomphante*, c'est-à-dire, les vices qui dominent, & ont coutume d'affaïler la partie divine; l'esprit se dégage de ses erreurs & se pare de l'ornement des vertus, tant par amour de la beauté essentielle à la bonté & justice naturelle, que par le desir d'une volonté conséquente qui en est le fruit, & par la haine & la crainte de la difformité contraire & du déplaisir qui en résulte.

Cet accord sera censé parfait & accepté par tous les Dieux, lorsque les vertus & les puissances de l'ame concourront à soutenir l'ouvrage, & la sage & juste opération de la lumiere efficace qui redresse le sens, l'entendement, le discours, la mémoire, la partie concupiscible & irascible, la syndereese, la résolution, toutes les facultés désignées par Mercure, Pallas, Diane, Cupidon, Venus, Mars, Momus, Jupiter & autres Dieux.

L'Orsa. Là donc où étoit l'Ourse dans la partie la plus élevée du Ciel, est placée la Vérité, bien digne de cette préférence par son rang & sa supériorité qui la rend la premiere, la dernière & le centre de toutes choses, comme elle en est par son entité, sa nécessité & sa bonté, le principe, le milieu, la fin & la perfection. Le champ de la contemplation dans le genre méthaphysique, physique, moral & logique lui

donna naissance, & avec l'Ourse sont précipitées, la contrariété, la fausseté, le défaut, l'impossibilité, le contingent, l'hypocrisie, l'imposture & la félonie.

La place de la Grande-Ourse demeure vacante pour raison que je me dispenserai de dire ici.

Il Dracone. Au lieu du Dragon tortueux & recourbé se place pour être plus près de la vérité, la Prudence avec ses Suivantes, la Dialectique & la Métaphysique qui a à sa droite la fourberie, la fausse finesse & la malice; à sa gauche, la stupidité, la paresse & l'imprudence: de-là tombe la casualité, le peu de précaution, le hazard, la négligence avec leurs accompagnemens à droite & à gauche.

Cepheo. Du lieu d'où est banni Cephée tombe le sophisme, l'ignorance de mauvaise

volonté, la sotte confiance avec ses Suivantes, ses Ministres & leur fuite; & ici se présente la Sagesse, pour être compagne de la prudence, & elle aura dans sa sphere ce qu'il y a de divin, de naturel, de moral & de raisonnable.

Artophilax. La Loi pour se rendre voisine de la Sagesse, prend la place d'Artophilax & de son char, & on la verra désormais s'étendre sur le droit divin, le naturel, celui des nations, le droit civil, politique, œconomique & moral particulier; connoissances, au moyen desquelles on s'élève aux choses d'en haut, on redescend aux inférieures; on s'étend sur les égales, ou l'on se retourne sur soi-même; de-là tombent la prévarication, le délit, l'excès, le faux extraordinaire avec toute leur suite.

Où brilloit la Couronne Boreale accompagnant l'Épée, paroît le jugement comme l'effet de la Loi le plus prochain & l'acte de

la justice; on le verra se porter sur cinq objets, l'apprehension, la discussion, la détermination, l'imposition de la Loi & son exécution, & de-là par droit de conséquence tombe l'iniquité & ce qui la suit.

La Corona. Par la Couronne est figuré le prix & la récompense.

La Spada. Par l'Epée est représentée le châtement & la vengeance. Là il paroît qu'Hercule avec sa massue se fait place après le combat qu'ont entr'elles la pauvreté & les riches, l'avarice & la fortune; pour aller s'établir dans une sorte de forteresse, où l'on voit successivement l'attaque, la résistance, le soutien, le choc & la défense; à sa droite tombe la barbarie, la fureur & la cruauté; à sa gauche, la lâcheté, la foiblesse, la pusillanimité; on voit autour la rémérité, l'audace, la présomption, l'insolente confiance; & vis-à-vis, le décourage-

ment, la peur, le doute, le désespoir & la fuite.

La Lyra. Là où se voit la Lyre à neuf cordes, paroît Mnemosyne avec les neuf Muses ses filles, l'Arithmetique, la Géométrie, la Musique, la Poésie, l'Astronomie, l'Histoire, &c. d'où il est naturel de voir tomber l'ignorance & la paresse, qui réduit à l'état des bêtes: la mere à l'univers pour champ, chacune de ses filles à son propre objet.

Il Cigno. Le Cigne est remplacé par le repentir, le renouvellement, la palinodie, la réforme; & de-là sont précipités la philautie, l'impureté, l'impudence, & leur suite releguée dans le champ de l'erreur & de la tromperie.

Cassiopea. Cassiopée avec l'arrogance & la vanterie, & leur ambitieuse cohorte cèdent

à la majesté, à la gloire, à la dignité & à l'honneur, avec leur cour, qui le plus ordinairement est par choix, la simplicité & la vérité que la dissimulation n'altère que dans des cas de nécessité, qui n'ôtent pas toute ressource à la vertu.

Perseo. Persée ne fait plus parade de son trophée sur les Gorgones que pour déferer à la vigilance, l'amour du travail, l'exercice, l'occupation avec les éperons de l'émulation & du zèle. Tout ceci est suivi des bonnes pensées, de l'amour du bien public, des arts, de l'invention & des recherches animées par la force & la santé. Il s'éleve pour obstacles, d'un côté l'engourdissement, l'oïsvété, la paresse & la vaine crainte; d'un autre côté l'inquiétude, la vaine curiosité, l'esprit de contestation & de mauvaise critique, la subtilité, les mauvais défis, qui semblent propres à élever le séjour du repentir.

Triptolemo. Triptoleme voit monter à sa place l'humanité avec ce qui peut s'appeller sa famille, le bon conseil, le secours, la clémence, les graces & tout ce qui a rapport à la philanthropie bien entendue; l'envie, la malignité, le dedain sont ses ennemis déclarés & irréconciliables.

Ophiulco. Le Serpent est remplacé par la sagacité, le bon accueil, & autres semblables bonnes qualités, qui tiennent à la prudence, & font disparaître leurs contraires.

La Saetta. Au lieu de la Flèche se voit le choix judicieux, les égards, les attentions qui n'exercent jamais mieux leur zèle qu'en bannissant la calomnie & la médisance & les autres rejets de la haine, de l'envie & de la vengeance, avec leurs espiions & tous leurs pièges.

Il Delfino. On trouve au lieu des replis

du Dauphin, l'amitié, l'affabilité, les bons offices, qui font fuir la troupe ennemie & outrageuse de la haine, du duel & de la vengeance.

L'Aquila. Là où l'Aigle faisoit son séjour avec l'ambition, la présomption, la témérité, la tyrannie, l'oppression, l'usurpation &c. la magnanimité y établit le sien avec la grandeur véritable, la générosité, la dignité & toute l'autorité qui l'accompagne.

Pegaseo Cavallo. Où étoit le Cheval Pegase, se voit l'entousiasme, l'inspiration, l'extase, la prophétie, qui banit l'emportement farouche, la manie, la fougue, l'esprit pervers, le renversement des sens, qui n'ont pour principe qu'une mélancolie déordonnée & la noirceur de l'esprit.

Andromeda. Andromede avec l'obstination & la sottise persuasion, fille d'une dou-

ble ignorance, cede à l'aisance, au doux espoir, à la délicieuse espérance inspirée par le bon principe.

Triangolo. Au lieu du Triangle qui se détache, se fixe la fidélité avec la constance, l'amour sincere & la simple vérité, dans l'éloignement qui les sépare de la fraude, de la tromperie & de l'instabilité.

Montone. Au Mouton ou Belier succède l'esprit de subordination & de hiérarchie dans les dignités séculières ou autres, qui se trouve content dans les bornes du devoir, de l'obéissance & de la vertueuse émulation, qui éloigne le mauvais exemple, le scandale, l'esprit de parti, qui ne peuvent qu'enfanter la dispersion, l'apostasie, le schisme & l'obstination de l'hérésie.

Il Tauro. Le Taureau sembloit destiné à figurer la patience, la tolérance, la longa-

nimité, le ressentiment d'une colere juste & réglée, avec lui s'éloigne la colere effrenée, l'indignation, l'esprit de contradictions, l'impatience, les plaintes & les cris déplacés.

Le Pleiadi. Aux Pleyades succèdent l'union, l'état civil, les assemblées policées, soit du peuple dans une République, soit du Clergé dans l'Eglise; l'amour réglé, la concorde y résident & en chassent tout esprit de parti, toute faction, triumvirat, &c. avec tous les conseils pervers qui l'inspirent.

Li Gemelli. Du lieu dont les Gemeaux sont chassés, s'empare le pur amour, l'amitié, la paix, & les bannis emment à leur suite l'indigne partialité, qui dans son obstination n'annonce qu'un desir injuste & pervers.

Li Granchio. L'Ecrevisse emporte à sa

suite la mauvaise répréhension, l'indigne retour, le vil défaut, le relachement déplacé dans le travail, qui marque le peu de courage & la pusillanimité, & l'on voit remonter vers les étoiles le retour aubien, la suppression du mal, l'éloignement de toute fausseté, qui a pour principe la crainte honnête, l'amour réglé, la bonne intention & le louable repentir suivi d'une noble fermeté dans la pratique de la vertu.

Il Leone. Le Lion entraîne avec lui la terreur tyrannique, l'épouvante, la dangereuse & haïssable autorité, l'orgueilleuse présomption, & le plaisir réprouvé qu'on trouve à être plutôt craint, qu'aimé; ces monstres cruels & rigoureux environnés de crainte & de soupçons sont subjugués par la magnanimité, la noblesse, la pitié généreuse, la clémence, le charme d'être aimé plutôt que craint, que suivent la sécurité & la douce tranquillité.

La Vergine. A la Vierge se joignent la continence, la chasteté, la modestie, la pudeur, l'honnêteté, en triomphant des vices contraires.

Le Bilancie. Au signe des Balances qui furent toujours la figure de l'équité, de la justice, de la grace, de la *gratitude* & du *respect*, se trouve la juste distribution des graces, l'équité dans les échanges & les récompenses, sans laisser de ressource à l'injustice ou à ses branches.

Il Scorpione. Là où le Scorpion recourboit sa queue crochue & étendoit les pattes, on ne voit plus l'injuste applaudissement, l'amour déguisé, la tromperie, la trahison, mais les vertus contraires, filles de la simplicité, de la sincérité & de la vérité.

Il Sagittario. L'entendement & la volonté se forment par la contemplation & l'étude

l'étude dont le Sagittaire étoit la figure: l'ignorance & la rêverie creuse en sont bannies.

Il Capricorno. Dans le séjour du Capricorne vous voyez le désert, la solitude, la retraite & leur suite symbole de la liberté.

Aquario. A la place de l'humide Verseau, voyez la tempérance, mere de maintes vertus qui se fait voir ici particulièrement avec ses filles la politesse & l'urbanité, à l'exclusion de la dureté & des dehors repoussans & farouches.

Gli Pesci. De-là avec le silence méprisant, la honteuse envie, la misanthropie dédaigneuse sont bannis *les Poissons*, en faisant place au silence prudent, à la circonspection, à la patience, qui sont de leur côté dispersoit le babil, la bouffonnerie, les avant-propos & tout ce qui ne respire qu'une futile légèreté.

Il Ceto. Où étoit la *Baleine* à sec se trouve la tranquillité de l'esprit, qui se repose dans la paix & le calme, qui exclut toute inquiétude & tout orage.

Orione. Le divin & merveilleux Orion voit succéder la vraie force & la vérité à l'imposture, à la subtilité, aux vains prodiges qui sont conduits par la vaine gloire, la charlatanerie & les stériles efforts des puissances tant visibles qu'invisibles, qui travaillent en faveur du mensonge.

Eridano. Nous ne manquerons pas de trouver quelque chose de distingué à dire à l'occasion du Fleuve du Pô, dont nous parlerons une autre fois d'une façon plus convenable en tems & lieu.

La Lepre. La vaine crainte, la lacheté, le tremblement, la défiance, le désespoir, le faux soupçon se cachent avec le *Lievre*

timide, à la vue de la crainte enfant de la prudence, & la retenue attentive, suite du véritable honneur & de la vraie gloire.

Il Can. maggiore. L'Ourse avoit placé le Grand-Chien en disposition de courre le Lievre. C'est là où paroît actuellement la vigilance, la garde exacte, l'amour de la République, la haine des tyrans, le zèle, la prudence: la chasse & autres talens de même espece ont peine à en soutenir le regard, encore que Jupiter y mette une forte d'heroïne, l'idée naturelle l'exclut & y laisse celle d'une qualité féroce, qui ne se sent que du boucher & d'un bourreau.

La Cagnola. La Petite Chienne entraîne avec elle la flaterie & la vile adulation, & s'élevé à leur place la douceur, l'aimable politesse, l'honnête prévenance & l'humanité compatissante.

La Nave. Le Navire précipite avec lui

dans la mer avec la vile avarice la fraude dans le commerce, le gain fordidé, le piratisme devorant, pendant qu'on voit triompher la libéralité, l'officieuse communication, la précaution bien prise, l'engagement réciproque & fidèle, & toute la suite que permet l'idée d'une fortune honnête.

Serpe. Là où s'allongoit en rampant le Serpent du midi, appelé l'Hydre, domine la judicieuse sagacité, la sage prévoyance, la prudence dans sa force au lieu de l'engourdissement de la vieillesse & du stupide & feint rajeunissement qui n'est que l'effet de l'envie.

Il Corvo. Avec le noir Corbeau disparaît le babil importun & croissant; l'affronteuse imposture avec toute sa honte & ses pièges, la lenteur négligente dans l'occasion d'être utile, la grossière gourmandise, & succédent à leur place la divine science

de l'avenir & la connoissance des augures autant qu'elle peut s'employer à bonne fin dans une Religion sage ou dans une République réglée.

La Tazza. La Tasse ne se présenteoit qu'avec la suite des desordres qu'entraînent les excès ou l'ivresse; la tempérance la remplace avec la sobre retenue de l'abstinence & de la réserve.

Centauro. Le Centaure Demi-Dieu s'accorde & s'arrange par analogie avec la divine parabole, le mystère des fables morales & le ministère saint avec tout ce qui l'environne, en même tems qu'on voit se précipiter de son séjour les contes ridicules, les folles métaphores, les sens détournés, les applications vicieuses, les réformes sans règle, la pureté qui n'est qu'apparante, les sectes pernicieuses, & tout ce qui ne peut tendre qu'à la confusion & au désordre en

favorisant la malice & l'aveuglement de l'ignorance.

Altare. Avec l'*Autel* est la religion, la foi & la piété, & de son angle oriental tombe la cruauté avec toute la manie qu'elle inspire, & la superstition avec le menu détail qui la couvre d'un juste mépris, ainsi que du côté de son occident se précipite l'impie barbarie avec toute la folie de l'athéisme.

La Corona Australe. La Couronne du Midy, symbole de la récompense, de l'honneur & de la gloire, annonce le fruit des vertus qui ont coûté tant d'efforts & de combats couronnés des faveurs célestes.

Il Pesce Meridionale. Là où se prend le *Poisson du Midy*, là est le sentiment pur & voluptueux des fruits glorieux & honorables qui répandent dans l'âme la douceur la plus

délicieuse & la plus vive; enivrée du torrent de volupté, elle n'envie à Jupiter ni le nectar ni l'ambrosie.

Là est le terme des travaux & de tous les orages passés. Là est un lit voluptueux, un repos tranquille & charmant, & la sécurité la plus parfaite. Adieu.





PREMIER DIALOGUE
DU LIVRE ITALIEN,
INTITULÉ:
S P A C C I O
DEL LA BESTIA TRIONFANTE.

INTERLOCUTEURS, } SOPHIE.
 } SAULIN.
 } MERCURE.

SOPHIE.

TELLEMENT que s'il n'y
avoit du changement, de la va-
riété & de la vicissitude dans les
corps, dans la matiere & dans
l'être, il n'y auroit ni harmonie, ni bonté,
ni rien d'agréable dans la Nature.

SAULIN.

C'est ce que vous nous avez fort bien démontré, sçavante Sophie.

S O P H I E.

Nous ne voyons point que le plaisir consiste en autre chose qu'en certain mouvement, certaine route, certain passage. L'état de la faim est triste & pénible; celui de la satiété est déplaisant & lourd. Le mouvement qui fait passer de l'une à l'autre est le seul agréable. L'état de l'ardeur amoureuse est une sorte de tourment; celui où elle se trouve satisfait n'a rien de gai, c'est le moment intermédiaire qui seul a l'air du plaisir: celui-ci effectivement n'a lieu que dans la jouissance d'un moment qui déjà touche au passé. Il n'y a qu'une sorte d'instant après le repos pour goûter le plaisir de l'agitation, ainsi qu'il n'y en a qu'un après celle-ci pour goûter la tranquillité.

SAULIN.

S'il en est ainsi, il n'y a point de plaisir sans mélange de tristesse, puisque le mouvement même participe de ce qui contente & de ce qui déplaît.

S O P H I E.

Fort bien. Et j'ajoute à ce qui a été dit, que Jupiter quelquefois, comme s'il s'enuyoit de sa grandeur, prend certains momens de relache. Tantôt Laboureur, Chasseur ou Soldat; on l'a vû un jour parmi les Dieux, un autre jour parmi les hommes, & le moment d'après avec les bêtes. L'habitant des Campagnes se fait une fête de venir par objet de promenade dans l'intérieur de la Ville, comme l'habitant de celle-ci fait usage de sa liberté & de ses loisirs, en allant chercher les Campagnes. A-t-on été assis ou couché quelque tems, on veut marcher; l'exercice est suivi par le

repos. On se délasse de sa maison par la Campagne : la Campagne n'empêche pas le retour du desir d'être chez soi. Le mets le plus exquis trop repeté rassâsie & fait mal au cœur. Variété, changement, c'est le goût commun ; & nous voyons enfin tant de rapport entre les contraires qu'ils se conviennent mieux l'un l'autre, qu'il n'arrive à deux objets trop ressemblans.

S A U L I N.

Je suis frappé des mêmes idées. La justice n'a d'exercice qu'avec l'erreur ; l'accord naît de la contrariété. Le corps spherique ne pose pas sur un corps : ils ne se touchent que sur un point ; mais le concave se repose sur le convexe. Dans le genre moral, l'homme hautain s'accorde mal avec son pareil ; ainsi que le pauvre avec le pauvre, & l'avare avec l'avare ; mais le premier se plaît avec le modeste, l'autre avec le riche, & le troisième avec le magnifique. La Physique &

les Mathématiques nous présentent comme la découverte d'un Philosophe distingué, la coincidence des contraires, & c'est le chef-d'œuvre de la Pratique d'en fixer le rencontre & le point d'appui. Ainsi rien de plus vrai que ce que vous avez avancé, divine Sophie. Je n'ai à desirer que de sçavoir à quel propos, & dans quelle idée vous l'avez dit.

S O P H I E.

Ce que j'en veux conclure, c'est que le commencement, le milieu & la fin, la naissance & la perfection de tout ce que nous voyons se fait par les contraires dans tous les sens ; & qu'où il se trouve de la contrariété, là est l'action, la réaction, le mouvement, la diversité, la multitude, l'ordre & ses degrés, la succession & la vicissitude. C'est pourquoi avec un peu de réflexion on ne doit jamais s'élever ni s'abatre pour le plus ou moins de fortune ou de bonheur. Quelque comparaison que l'on fasse avec

un état différent, moi-même toujours remplie de mon objet, qui n'est autre que la vérité, m'étant trouvée si long-tems fugitive, condamnée à l'humiliation & au mépris, j'ai jugé que cette situation même d'opprobre étoit au gré des destins le principe de mon retour, & d'un retour d'autant plus éclatant que les contradictions avoient été plus marquées.

S A U L I N.

C'est ainsi qu'il faut pour réussir à s'élever de terre par des sauts hardis, commencer par s'abaisser, & que le moyen de franchir un fossé est de prendre de la force en se retirant huit ou dix pieds en arrière.

S O P H I E.

Ainsi donc j'espère d'autant mieux pour l'avenir que le passé m'a été plus contraire.

S A U L I N.

*Tel en effet est au plus bas
De cette tant fameuse roüe,*

*Qui pour être au plus haut n'a plus qu'à
faire un pas,
Ainsi la fortune se joue.
Et n'a-t-on pas vû maintes fois,
Tel qui n'osoit montrer sa tête,
Faire du monde la conquête,
Et l'assujettir à ses loix.*

Mais de grace suivez, Sophie, & spécifiez plus expressément votre projet.

S O P H I E.

Le Dieu du Tonnerre, qui pendant tant d'années a tenu la conduite du jeune homme le plus abandonné à ses desirs, livré ou aux armes ou aux amours, ce Jupiter se trouve aujourd'hui comme subjugué par le tems, & commence à renoncer aux passe-tems que semble autoriser la jeunesse.

S A U L I N.

Il me semble que les Poètes, mais jamais les Philosophes n'ont ainsi peint ni introduit

les Dieux. Est-il donc vrai que Jupiter & les autres Dieux vieillissent ? Il n'est donc pas impossible qu'ils soient soumis à traverser l'Acheron ?

SOPHIE.

Tais-toi, Saulin, garde-toi de m'interrompre, & écoutes-moi jusqu'à la fin.

SAULIN.

A la bonne heure, je vous livre toute mon attention, bien assuré qu'il ne sort de votre bouche que de grands & graves propos, & je ne me défie que de ma tête, sçavoir si elle pourra les entendre & les porter.

SOPHIE.

N'en doutez pas. Jupiter donc, vous disois-je, prend de la maturité, & n'admet plus dans son Conseil que des personnes qui ont *la neige* sur la tête, les fillons au
front

front, les lunettes au nez, la farine au menton, le bâton à la main & du plomb aux pieds. Dans la tête, dis-je, une imagination juste, un entendement profond, une mémoire exacte. Dans le front une *appréhension sensée*, la prudence dans les yeux, la sagacité dans le nez ; l'attention dans l'oreille ; la vérité sur la langue ; la sincérité dans la poitrine ; des affections réglées dans le cœur ; la patience dans les épaules ; l'oubli des offenses dans le dos ; le discernement dans l'estomac, la sobriété dans le ventre ; la continence dans le sein ; la constance dans les jambes ; la droiture dans les plantes du pied. A la main gauche le pentateuque des decrets, dans la droite la raison capable de discussions, la science, la justice, l'autorité pour commander & le pouvoir d'exécuter.

SAULIN.

Voilà vraiment Jupiter en bonne dispo-
E

frion ; mais il faut, ce me semble, qu'il ait commencé lui-même par se laver un peu & se purifier.

SOPHIE.

Oh, il n'est plus question d'animaux dont il prenne la figure. Plus d'Europes qui lui donnent les cornes d'un Taureau ; plus de Danaé qui le fasse changer en Or ; plus de Leda qui lui donnent les plumes du Cigne ; plus de Nymphes Asterie ou de Ganymedes qui le transforment en Aigle ; plus d'Avantures qui le couvrent de la peau d'un serpent ; plus de Mnemosines pour qui il devienne Berger ; plus d'Antiopes qui le dégradent en Satyre ; plus d'Alcmenes qui lui fassent doubler Amphitruon. *Il faut vous en dire la raison* : c'est que le timon qui dressoit & tournoit ce vaisseau de métamorphoses est devenu si flasque & de si peu de consistance, qu'il ne tient plus contre la force de l'eau, & peut-être même est-il

véritablement que l'eau lui manque absolument ; la voile est déchirée de façon & se trouve en si mauvais ordre, que le vent souffle en vain pour l'enfler. Les rames qui supplétoient aux vents contraires, & sembloient défier les tempêtes, ont perdu leur vigueur dans le calme même ; en vain le Comité donne ses signaux, hélas, les Rameurs sont tombés dans l'état de paralysie.

SAULIN.

Quel malheur ! quelle disgrâce !

SOPHIE.

Désormais on ne dira point que le Pere des Dieux se livre à ses plaisirs, à ses caprices ; le bon Pere à présent est tout esprit.

SAULIN.

Comme celui qui avoit tant de femmes & de Concubines, quand à la fin il en est las, qu'il est tout recru & hors de combat,

Il prend le parti de s'écrier, vanité des vanités, tout n'est rien que vanité.

SOPHIE.

Il pense au jour de son jugement, parce que le terme s'en approche; les trente-six mille ans bientôt expirent; la révolution de la grande année du monde n'est pas loin. Il craint qu'un nouveau Souverain* ne vienne reprendre sa place; le mouvement de la trépidation, les nouvelles qu'il apprend des révolutions des Planètes, tout le menace d'un changement de succession qui le bannit, & il n'est point rassuré par les vains pronostics des Astrologues qu'il consulte.

SAULIN.

On craint donc qu'il ne vienne quelque successeur habile, qui à l'exemple du Prêtre Jean pour prévenir tout inconvénient, ban-

* Celio,

nisse ses fils dans les fers du mont Ararat; & dans la crainte des insultes d'un nouveau Saturne, prenne les précautions les plus sûres pour * tenir ses meubles à couvert & ne rien risquer. Aureste, dans les grands dangers les grandes précautions, si pareilles ne réussissent pas tout est perdu; la porte des plaisirs & de leur fuite se trouve fermée. En vain attendra-t-on le jour de la naissance de la Déesse de Cypris, celui de l'expulsion de Saturne, de l'exaltation de Jupiter, de la multiplication de ses enfans dans des générations innombrables, & il seroit plus vrai que jamais de dire:

*Nec iterum ad Trojam magnus mittetur
Achilles. ***

SOPHIE.

Les choses étant donc ainsi, & Jupiter

* Mutande di ferro Braghe di diamante.

** Achille désormais n'ira plus à la guerre.

appercevant dans l'importun mémorial de sa force délabrée & de ses talens qui s'affoiblissent, qu'il approche en quelque sorte de sa mort, a recours à des vœux, conjure les destins de disposer pour l'avenir les événemens à son avantage.

SAULIN.

Mais vous me dites-là, divine Sophie, des choses merveilleuses qui me passent; vous voulez que Jupiter ne connoisse pas la condition du destin, qui a pour caractère propre & trop connu d'être absolument inexorable. N'est-il pas vraisemblable que dans quelque moment de délassement il lui ait pris en gré de lire quelque Poëte. Il aura pu tomber sur Sénèque le Tragique, où l'on lit que le destin conduit tout, que c'est à nous de céder à son pouvoir.

*O Destin, quelle puissance
Ne se soumet pas à toi!*

*Tout fléchit sous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
Malgré nous tu nous entraines
Où tu veux;
C'est toi qui nous amènes
Tous les événemens heureux ou malheureux.
Tu les a liés entr'eux
Avec d'invisibles chaînes,
Par des moyens secrets,
Ton pouvoir les prépare,
Et chaque instant déclare
Quelqu'un de tes Arrêts.
C'est en vain qu'un mortel pleure, gémit,
Soupire;
Un Dieu voudroit en vain t'opposer sa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de
prescrire.
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton Empire,
Ton inflexible dureté
En fait la majesté.*

SOPHIE.

Le Destin exige en outre que bien que Ju-
E iiii

piter sache toute son immortalité, il ne manque pas d'aller, pour ainsi dire, à la rencontre de ce même sort. Oui le Destin a ordonné & prévu qu'il se feroit des vœux & des prières, autant pour obtenir qu'au risque de ne pas réussir, & pour ne pas trop appesantir les âmes dans leur transmigration, il a prescrit le breuvage des eaux de Lethé, pour qu'au moyen de l'oubli chacun fasse en sorte de se contenter de son état. Ainsi les jeunes gens ne réclament pas l'état de l'enfance; les enfans ne regrettent point l'état qui a précédé leur naissance dans le sein de leur mère, & personne ne désire celui qu'il avoit avant de reparoître dans la nature. Le Cochon ne veut pas mourir pour cesser d'être Cochon: il en est de même du Cheval, &c. Jupiter dans les circonstances où il se trouve, craint de n'être plus Jupiter; mais, grace au Destin, son sort ne changera pas qu'il n'ait bû de l'eau du Fleuve fatal.

SAULIN.

Tellement, Sophie, (ô prodige inoui) que ce Dieu est dans le cas de former lui-même des vœux, & d'avoir à craindre la justice; je me demandois avec étonnement pourquoi les Dieux craignoient souverainement de se parjurer par le Fleuve du Scix, à présent je comprends que cela vient du tribut qu'ils ont eux-mêmes à payer.

SOPHIE.

Cela est ainsi: Vulcain par Arrêt du sort ne doit point travailler les jours de Fêtes. Bacchus a défense de faire paroître à sa Cour & de laisser extravaguer les Bachantes, si ce n'est dans le tems du Carnaval & dans les Fêtes principales de l'année, & cela le soir seulement après le coucher du Soleil; encore lui faut-il permission expresse. Momus qui s'étoit échappé dans ses discours contre les Dieux, en reprenant trop rigi-

dement à leur gré, leurs erreurs, s'est trouvé banni du Consistoire & de l'Assemblée des Dieux, & relegué dans l'Etoile qui est dans la pointe de la queue de la Grande-Ourse, sans pouvoir passer le point parallèle au-dessus du Mont Caucase, où le pauvre Dieu éprouvoit toutes les rigueurs d'un froid & d'une faim mortelle. Il est vrai qu'aujourd'hui il est rappelé, justifié, & retabli dans son état ancien, & constitué Crieur ordinaire & extraordinaire avec le plus ample privilège de pouvoir reprendre les vices sans égard aux titres ni dignités de qui que ce soit.

Le même ordre défend à Cupidon de plus aller nud comme de coutume, en présence des hommes, des Héros & des Dieux. Il lui est enjoint de ne plus choquer la vue des habitans de l'Olympe dans la voie Lactée où il affecte des démonstrations scandaleuses; mais de se couvrir à l'avenir, au

moins de la ceinture en bas. Il ne doit plus surtout lancer de traits qui allarment la nature; l'amour des hommes aura les mêmes bornes que celui des animaux. Les Saisons en seront déterminées; les chats aimant au mois de Mars, les ânes dans celui de Mai; les jours marqués pour les hommes seront ceux où Petrarque devint amoureux de Laure, & le Dante de Beatrix: & ce Statut est annoncé en forme d'*Inserim* jusqu'au prochain Concile, qui se tiendra à l'entrée du Soleil dans le dixième degré de la Balance, à l'embouchure du Fleuve du Pô, où est le pli du genou d'Orion. Là se rétablira cette loi naturelle qui permet à tout mâle d'avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir & rendre fécondes, d'autant qu'il est superflu & injuste & tout-à-fait contraire à la nature, de répandre en tems inutile, & peut-être avec danger, ce qui trouveroit ailleurs sa place pour féconder des Héros, & remplir les vuides qui

se trouvent sur les Sièges de l'Empirée.

S A U L I N.

Voilà les meilleures précautions du monde; n'y a-t-il rien de plus?

S O P H I E.

Là Ganymede, qui en dépit de la jaloute Junon étoit en si grande faveur près de son époux, qu'il n'étoit permis qu'à lui de l'approcher, & de lui présenter son foudre, tandis que les autres se tenoient en arriere avec respect; ce Favori, dis-je, commence à croire que si la puissance de son Maître se dégrade ainsi, il aura bientôt à craindre d'avoir pour seule ressource de changer son rôle de Mignon de Jupiter en celui d'Ecuyer de Mars.

S A U L I N.

D'où pourroit venir ce changement?

S O P H I E.

Il vient de ce que je vous ai dit de la révolution de Jupiter, & de ce que l'envieux Saturne, en feignant ces jours passés de lui faire des caresses, s'avisâ de lui passer la main sous le menton & le long de ses joues vermeilles, & ce d'une façon si étrange que tout le visage lui a pelé, enforte que peu à peu disparoit cette beauté, qui sçut faire descendre Jupiter du haut des Cieux, qui mit ce Favori presque à sa place, en montrant le fils d'un mortel désiré, & le Pere des Dieux devenu un Oiseau.

S A U L I N.

O prodige étonnant! continuez.

S O P H I E.

Il est défendu désormais à tous les Dieux d'avoir des Mignons ou des Favoris au-dessous de vingt-cinq ans.

SAULIN.

Ah, Ah! & que fera donc Apollon de
on cher Hyacinthe?

SOPHIE.

Tu crois bien qu'il n'est pas content.

SAULIN.

Je suis effectivement tenté de croire que
son chagrin est la cause de l'obscurité qui
régne dans le Ciel depuis sept ou huit
jours; sa respiration entrecoupée produit
ces nuages épais; ses soupirs causent les
vents orageux, & ses larmes les pluies qui
nous inondent.

SOPHIE.

Ce n'est pas mal deviné.

SAULIN.

Eh bien donc! qu'arrivera-t-il du pauvre
enfant?

SOPHIE.

Son protecteur a pris le parti de l'en-
voyer étudier les Belles Lettres dans quel-
que Université fameuse sous quelque Maî-
tre renommé.

SAULIN.

O fortune, ô fort mal-encontreux! Est-
ce donc là un morceau de pédant? Ne valoit-
il pas mieux le mettre entre les mains d'un
Poète ou d'un Orateur, ou l'élever sous le
bâton de la Croix, n'étoit-il pas plus con-
venable de le confier...?

SOPHIE.

Il suffit...; ce qui doit être sera. Mais pour
r'achever l'histoire de Ganymede, ce petit
Mignon, pensant l'autre jour être dans sa
faveur ordinaire, présentoit à Jupiter le
Nectar; ce Dieu ayant fixé quelque tems
le trouble qu'il lisoit dans ses yeux; n'as-

en point de honte , lui dit-il , penfes-tu n'être encore qu'un enfant? N'est-il pas tenas enfin , fils de Tros , qu'il te vienne un peu de jugement & de réflexion? Ne t'apperçois-tu point qu'ils font passés ces jours où je trouvois bon que tu vinsses me rendre compte des agaceries que te faisoient Silène ou Faune à la dérobée? L'enfant de Lampsaque & autres étoient au comble de leurs vœux , s'ils surprenoient de toi quelque tendre careffe ; & s'ils t'avoient touché seulement le bout du doigt, ils croyoient, en honneur de cette grace, ne devoir pas se laver les mains de la journée, ou ils s'avoient de mille autres caprices. Pense désormais qu'il ne fera plus question de tout ceci ; je ne veux plus autour de moi de ce badinage.... Qui fut bien étonné? Ce fut le pauvre garçon. Le changement qui se fit sur son visage ne se peut comprendre. La pitié des uns , le rire des autres firent un combat d'impressions sur lui que j'aurois peine à dépeindre.

SAULIN.

SAULIN.

Pour cette fois , à mon avis , je crois qu'Apollon ne manqua pas de rire.

SOPHIE.

Attends ; ce que tu viens d'entendre ce ne font que des fleurs.

SAULIN.

Eh bien , j'écoute.

SOPHIE.

Hier qui étoit le jour de fête destiné à honorer la mémoire de la Victoire des Dieux sur les Geans , immédiatement après le diner , cette aimable Divinité qui seule gouverne la Nature , de laquelle tout ce qui respire sent le pouvoir & la douceur.

*L'aimable mere des Amours ;
La Reine qui commande aux hommes comme
aux Dieux ;*

F

*Celle à qui tous les animaux ,
Doivent le bien de naître & de voir le Soleil.
Qui voit cesser les vents, ainsi que les tempêtes.
Au moment qu'au lever d'une brillante aurore,
Par son calme la Mer annonce son respect ;
Et la Terre à l'envi se hâte de paroître
Dans ses plus beaux atours, & vient lui pré-
senter*

*Par les charmantes mains des gentilles Naya-
des*

*Les feuilles, les fleurs & les fruits
Que répand à ses pieds la Corne d'abondance.*

Ce fut, dis-je, cette Divinité qui ayant disposé une Fête de danse, se présenta avec cette grace enchanteresse capable de toucher le noir Caron, & alla, suivant l'ordre & l'usage, présenter la main à Jupiter. Quel changement! quel accueil! Au lieu de la recevoir comme de coutume avec le plus tendre baiser, & d'accepter son invitation en lui faisant mille caresses, plus vives même qu'il ne semble convenir d'un pere à l'égard de sa fille. Hier en la repoussant

avec aigreur, d'un ton qui paroïssoit lui dire, gardez-vous surtout de me toucher; ah, Venus, Venus! reprit-il, n'est-il donc pas possible enfin que vous pensiez une fois quel est mon état & le vôtre? Crois-tu qu'il soit vrai, comme l'imaginent de nous les hommes, que qui est vieux soit toujours vieux; que la jeunesse soit éternelle; que l'enfant ne cesse point de l'être; & que nous-mêmes, sous le prétexte du privilège de l'éternité, parce que les portraits qui se font de nous ne changent point, nous restions toujours tels que nous étions, lorsque nous avons été enlevés de la terre pour être placés dans l'Olympe.

La Fête d'aujourd'hui me rapelle le souvenir de la disposition où je me trouvai quand je foudroyai ces fiers Geans, qui osèrent mettre Ossa sur Pelion & l'Olympe sur Ossa; quand j'eus la force d'abîmer dans les noires cavernes du Tenare ce féroce Briarée

à qui la Terre sa mere avoit donné cent bras & cent mains pour multiplier les efforts de son impuissant orgueil : ce fut alors que je releguai le présomptueux Typhée vers la jonction des deux Mers de Toscane & d'Ionie, en l'accablant en outre du poids de toute la Sicile, qui lui servit d'une éternelle sépulture, en l'engloutissant tout vif, ce qui a fait dire à un Poète.

Ici l'audacieux Typhée puni d'un téméraire orgueil, gémit sous la masse assemblée de deux Monts qui sont son cercueil. L'un est nommé Pachin, l'autre le Mont Pelore; & sur ses épaules encore s'appesantit le Mont affreux de Lilibée, & l'Etna sur sa tête retentit sans trêve ni fête, des marteaux de Vulcain travaillant pour les Dieux.

Moi qui ai lancé sur cet autre Titan l'Isle de Prochyta; moi qui ai réprimé l'au-

dace de Lycaon, & qui du tems de Deucalion ai inondé la terre soulevée contre les Dieux, & me suis montré à tant de titres, digne de mon autorité; hélas, à peine au moment présent, puis-je faire face à certains demi-hommes, il me faut à ma honte laisser aller le monde au gré du hazard & de la fortune. Qui la suit le mieux l'attrape, & qui la subjugue en jouit. Je suis réduit au sort du Lion décrépît d'Élope à qui l'Asne donne des coups de pieds que le Singe brave impunément, & contre lequel le vil Porc va porter sa pance poudreuse comme contre une borne insensible.

Il n'est plus question des Oracles fameux, des Temples, des Autels qui avoient été élevés à mon honneur. Ils sont tous profanés & abbatués, & je vois à leur place des Statues & des Autels érigés pour des créatures que j'ai honte de nommer, monstres plus difformes que nos Faunes & nos Satyres

plus méprifables que les Crocodiles d'Egypte : ceux-ci au moins, par l'effet de la magie donnoient quelque signe de divinité, mais ceux-là font abfolument le fumier de la terre, & tout l'honneur qu'on leur rend n'est que pour injulter à notre difgrace.

Les loix, les cérémonies, les sacrifices, dont mes envoyés avoient donné en mon nom les Ordonnances & les Statuts, font fans exercice & fans vigueur. On ne trouve à leur place que de sales & indignes fantaisies qui abrutissent, au lieu de faire des Héros, comme il arrivoit en conséquence du culte qui m'étoit destiné. La fumée de l'encens, celle des sacrifices n'arrive plus jusqu'à nous. Envain nous prendroit-il appétit ou besoin d'aller chercher la ressource des cuisines, elle nous seroit interdite, & il semble qu'on veut effacer jusqu'aux vestiges des anciennes & saintes institutions.

L'expérience m'apprend que le monde est comme un Cheval vif qui sçait distinguer qui le monte. S'il reconnoît son Cavalier pour mal-adroit, il le méprise, le met hors de selle, trouve le moyen de le jeter à terre & le paye de coups de pied & de ruades.

Quel état est le mien ! mon corps se délèche ; je n'ai plus d'humide que le cerveau ; les durillons arrivent, le dents me tombent ; la chair jaunit, les cheveux blanchissent ; les paupières se relachent, la vue se resserre, la respiration devient difficile, la toux augmente, à peine suis-je ferme en mon séant ; je ne marche qu'en tremblant ; le poux s'affoiblit, les côtes de même ; les articulations & les fibres se durcissent ; je ne trouve pareillement de dureté que dans les jointures & aux talons, & ce qui me fâche le plus, je ne trouve rien que de flasque où j'aurois eu le plus d'envie de conserver de la fermeté.

*En un mot, ma Junon de moi n'est plus jalouse,
Et craignant peu que je me blouffe,
Elle ne fait plus de moi cas,
Ni pour mes absences, fracas.*

Ton Vulcain même (pour laisser les autres Dieux de côté.) Qu'en dis tu, si tu veux réfléchir à son état présent, bat-il l'enclume avec cette force qui faisoit jadis retentir les montagnes circonvoisines, & multiplioit les échos depuis l'Ethna jusqu'aux concavités du Mont Vesuve. Qu'est devenue cette vigueur de mon forgeron, de ton époux ? n'est-elle pas perdue, ou la réserve-t-il toute entière pour remplir d'air les soufflets qui servent à entretenir les feux, ou sa force le sert-elle encore bien pour lever les pesans marteaux qui battent les métaux enflammés.

Toi-même, ma chere sœur, interroges ton miroir, si tu te déesses de tout autre,

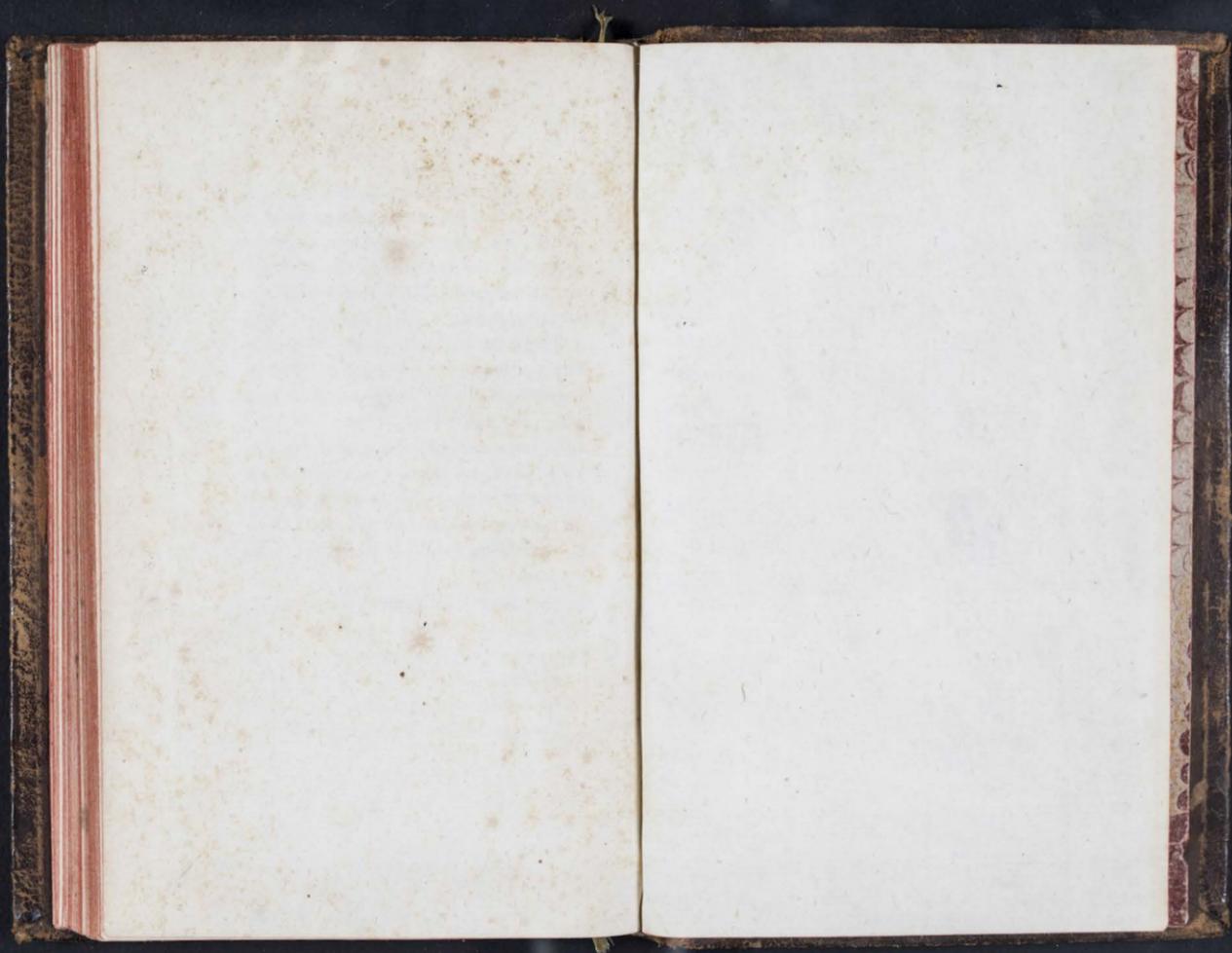
juges par ces rides & ces fillons si le tems n'a point fait d'impressions qui diminuent tes attraits de jour en jour, & éloignent tes adorateurs ? Ces joues où se formoient ces jolies fossetes, qui donnoient tant de graces à ton sourire, ne sont-elles point applaties ? Ces yeux d'où partoient tant de traits vifs & aimables, ne commencent-ils point à se creuser ? Ces proportions charmantes qui font la beauté, ne disparaissent-elles pas successivement pour former certaines parentheses entre les dents & les oreilles, qui bientôt te feront ressembler moins à une femme qu'à un crocodile ? Soit que tu ries ou non, ce front qui se désèche, la peau qui s'approche des os, l'humide radical qui se dissipe, la peau qui se noircit, tout annonce l'éclipse de ces graces & la ruine de cette symetrie qui faisoit jouer tant d'appas, qui s'en vont en fumée & qui disparaissent. . . . Pour-quoi pleures-tu, Venus ? & toi, Momus,

pourquoi ris-tu, dit Jupiter en voyant celui-ci montrer les dents, & celle-la verser des larmes.) Je vois que Momus se rappelle le jour qu'un de ces Bouffons qui disent la vérité en riant dans les Cours des Princes, s'avisa de dire qu'Esculape t'avoit fait une provision de poudre de corne de cerf, & de conserve de coraux, après t'avoir tiré deux grosses dents, & le tout si secrettement qu'à présent il n'y a pierre de l'Olympe qui ne le sçache. Tu vois donc, ma chere Amie, que le tems nous trahit & nous subjugue, que nous sommes tous sujets au changement ; & ce qui plus m'afflige, que nous n'avons ni certitude ni espérance de reprendre l'état où nous avons été. . . . Allons, & comme nous ne nous souvenons point de ce que nous étions avant d'être ce que nous sommes, prenons notre parti sur l'ignorance où nous sommes réduits de ce que nous deviendrons un jour. Nous voyons la crainte qu'on avoit

de nous ; le culte qu'on nous rendoit, ainsi que notre majesté, notre dignité, notre beauté, tout s'anéantit, de même que l'ombre dispaeroit avec le corps. La vérité seule avec la vertu absolue est immuable & immortelle ; & si quelquefois elle semble tomber & faire le plongeon, elle ne manque pas de se relever en son tems. Sophie, sa Suivante, lui tend la main. Gardons-nous donc d'offenser la Divinité du Destin, insultant à la double Déesse qui est sa bien-Aimée & sa Favorite. Pensons à notre état prochain, & ne manquons pas, en respectant cette Divinité universelle, d'élever notre cœur & nos affections vers l'Auteur & le Distributeur de tout bien, & des différens états, en le suppliant pour que dans notre transfusion, ; notre passage, notre métémpsyose, il nous donne d'heureux génies en partage. Pensons, quoiqu'on le dise inexorable, qu'il faut le prévenir par des vœux, ou pour être con-

servés dans l'état présent , ou pour entrer dans un meilleur, au moins dans un semblable ou qui ne soit pas beaucoup au-dessous. Peut-être que cette disposition affectueuse vers la Divinité dominante est un augure d'un retour de sa bonté à notre égard. Qui-conque est marqué pour être un homme , le Destin le guide & le fait passer par le sein d'une mortelle. L'esprit destiné à reparoître sous l'extérieur d'un poisson, doit trouver son principe dans les eaux. Qui sçait si pour être favorisé des Dieux, il ne faut pas passer par les vœux & les sacrifices? Employons les moyens qui sont en nous, laissons au Destin à faire le reste.

Fin de la I. Partie du I. Dialogue.



AOL 1460247

